

Le temps de Matan Torah

2026-05-13 - 1h 13m 26s

HAGIM OU ZMANIM

La sortie d'Égypte inaugure la maîtrise juive du temps, condition de la liberté. Shavou'oth, aboutissement de Pessa'h, révèle une Torah donnée à un peuple et intégrant l'homme réel. La vraie liberté naît quand l'ego, le temps et l'histoire sont sanctifiés dans l'alliance avec HaShem.

Ha'hodesh hazé lakhem :

C'est la *mitsvah* du *qidoush ha'hodesh*. Lorsqu'un membre du *Klal Israël* voit le petit croissant naissant, il se rend à Yéroushalayim et témoigne devant le tribunal, quitte à être *me'halel Shabbat* pour cela. Une fois le témoignage vérifié et confirmé par un second témoin, le président du Sanhédrin déclare *Meqoudash* : aujourd'hui est *Rosh 'hodesh*.

Le tribunal est souverain en cette matière. Si la fixation du jour pose problème — par exemple si Yom Kippour risque de tomber juste avant ou juste après Shabbath — le *Beit Din* peut décaler d'un jour, même si la nouvelle lune a été vue. De même, à partir d'un certain moment avant la *shki'ah*, on n'accepte plus les témoins, (sinon, on serait dans le doute de savoir quel qorban apporter).

C'est là le grand *'hidoush* de la Torah : nous sommes les maîtres du temps. *Ha'hodesh hazeh lakhem* a été donné avant même la sortie d'Égypte, parce que ne pas maîtriser son temps, c'est précisément la caractéristique de l'esclave. Israël a donc été libéré d'abord dans l'idée que qu'il maîtrise le temps avant même que Paro' ne le libère.

Shavou'oth sans date fixe et 'Atsereth

De Pessa'h à *Shavou'oth*, il y a cinquante jours, mais entre-temps il peut arriver que deux mois soient de 29 ou 30 jours selon la décision du tribunal. *Shavou'oth* n'a donc pas de date fixe : il peut tomber le 5, 6 ou 7 Sivan. C'est une caractéristique de cette fête. Et dans la Torah, il n'est nulle part écrit que la Torah a été donnée à *Shavou'oth*, ni même quand elle a été donnée : c'est la Torah orale qui nous l'apprend.

Pessa'h et Soukoth comportent chacun une *'Atsereth* — clôture, fermeture — écrite dans la Torah : le septième jour de Pessa'h, et *Shemini Atseret* pour Soukoth. *Shavou'oth*, qui ne dure qu'un jour, n'a pas d'*Atsereth* écrite. Pourtant, les *'hakhamim* n'appellent presque jamais cette fête *Shavou'oth* : ils l'appellent *'Atsereth*.

Dès lors de quelle *'Atsereth* parle-t-on : une clôture, mais de quoi ? Pas de Pessa'h ni de Soukoth, qui ont déjà la leur. Or, nous appelons « Pessa'h » les sept jours, mais ce n'est pas exact : le seul moment qui soit vraiment *Pessa'h*, c'est la soirée du *qorban Pessa'h*, qui correspond au verbe *passa'h* — HaShem est passé par-dessus les maisons d'Israël -. Les autres jours s'appellent en réalité *'Hag haMatsoth* ; le septième jour est effectivement l'*Atseret* de *'Hag haMatsoth*.

Les *'hakhamim* ont donc compris *Shavou'oth* comme étant l'*Atsereth* **du premier** jour de Pessa'h, à cinquante jours de distance. *Shavou'oth* est l'aboutissement de ce que représente Pessa'h.

Pessa'h : libération et sens de la matsah

Pessa'h est la libération, mais la libération ne signifie pas seulement ne plus être esclave. Le *korban Pessa'h*, c'était l'idole égyptienne mangée en provocation : manifestation de coupure avec l'idolâtrie. Pessa'h est donc la naissance d'Israël à la liberté, mais pas encore à la vraie liberté.

C'est aussi le sens de la *matsah* : quelque chose qui ne gonfle pas, absence d'ego, passivité. Israël est sorti d'Égypte sans avoir rien fait pour. La *Hagadah* le dit : le peuple était *'arom*, nu, de *mitsvoth*. HaShem a dû lui donner presque artificiellement deux mérites — *Pessa'h* et *Milah* — pour justifier la sortie. C'est ce qu'on appelle *hit'aroutha di-le'eila*, éveil d'en haut : la libération n'est pas venue de leur initiative, mais d'une promesse faite à *Avraham Avinou*.

Les berakhoth du matin : amplifier

Le *Nefesh Ha'Hayim* enseigne que *'Baroukh'* ne signifie pas 'remercier' mais 'amplifier, multiplier'. Quand nous disons *shelo assani 'oved kokhavim*, nous demandons à HaShem d'amplifier cette condition de non-idolâtre, car il est très difficile de ne pas être idolâtre — on n'en a jamais fini avec cela. De même pour *shelo assani shif'ḥah* : on est esclave de beaucoup de choses ; celui qui vit selon le regard des autres leur a donné pouvoir sur lui. Concernant *shelo assani ishah*, il s'agit pour l'homme de sortir d'une dépendance originelle : couper non seulement le cordon ombilical physique, mais aussi le cordon qui le rattache à sa mère. Biologiquement, on est d'abord féminin ; l'homme demande à HaShem de l'aider à sortir de cette tendance à rester du côté de la mère. Les femmes, qui n'ont pas ce problème de la même manière, disent *she'assani kiretsono* : être ce qu'HaShem a voulu, et ne pas vouloir ce qui est de l'autre côté.

Ces *berakhoth* expriment toutes une même structure : on a besoin toute sa vie de *siyata dishmaya*, d'une aide du Ciel. La fonction de la prière, c'est de demander cette aide. Le seul moyen de ne plus pouvoir être réduit en esclavage, c'est d'être déjà esclave d'HaShem : pouvoir dire à celui qui voudrait m'asservir : « J'ai déjà un maître. »

Devenir un peuple, recevoir la Torah

Mais cela ne s'est pas fait immédiatement à la sortie d'Égypte. Pour être le peuple d'HaShem, il faut d'abord être un peuple. Or les *Bnei Israël* ne sont devenus un peuple qu'au pied du Sinaï. Avant cela, la Torah décrit les étapes au pluriel — « *ils ont campé* » — parce que rien ne les unissait vraiment.

Deux lectures sont possibles : ou bien ils sont devenus un peuple *pour pouvoir* recevoir la Torah, ou bien c'est la Torah qui *les fait* peuple. Rav Saadia Gaon dit que c'est la Torah qui fait de nous un peuple. Aujourd'hui, en exil, dispersés, sans territoire ni *Beith HaMiqdash*, qu'est-ce qui relie un Juif finlandais et un Juif yéménite ? Rien — sauf qu'ils ont la même Torah.

La Torah n'a jamais été donnée à des individus mais au *Klal Israël*. Les 613 *mitsvoth* ne sont faisables par aucun individu : il y a des *mitsvoth* pour les hommes, pour les femmes, pour les *kohanim*, pour ceux qui ont un champ ... La condition pour recevoir la Torah, c'est donc d'être un peuple.

De -49 à +49 : le travail des cinquante jours

Les *Bnei Israël*, en Égypte, étaient dans le négatif au quarante-neuvième degré d'impureté. Au Sinaï, ils étaient à quarante-neuf dans le positif. Il fallait donc faire deux choses en même temps : sortir d'Égypte et se préparer à recevoir la Torah. Remonter du négatif, puis construire les niveaux supérieurs.

Il ne s'agissait pas seulement de recevoir une liberté qui serait le contraire de l'esclavage, mais de devenir capable de porter cette liberté avec la Torah. Les *lou'hoth* étaient *'harouth*, gravées. Hazal disent : *Al tiqré 'harouth ela 'herouth*, ne lis pas gravées mais liberté — il n'y a de liberté qu'avec ce qui est gravé sur les tables.

Shtei haLe'hem et la sanctification du 'hamets

À *Shavou'oth* apparaît alors le *'hamets*. Or le *'hamets* symbolise le *yetser hara'*, l'ego, ce qui gonfle, la complexité humaine. Les *Shtei haLe'hem* — les deux pains — montrent que la Torah n'a pas été donnée à des anges, mais à un homme réel.

La *Guemara* rapporte que, lorsque Moshé Rabbénou est monté recevoir les *lou'hoth*, les anges ont dit : *ma liyeloud isha beineinou* — qu'est-ce que cet être né d'une femme fait parmi

nous ? Moshé leur a répondu en montrant que la Torah concerne l'homme réel : *Anokhi Hashem Elokékha asher hotsétikha méErets Mitsrayim* — étiez-vous en Égypte ? Avez-vous un père et une mère à honorer ?

Pourquoi deux pains ? L'un met en avant le côté divin, l'autre le côté humain : la Torah d'en haut et la Torah d'en bas, la vérité absolue et la perception humaine. *Matan Torah* est la rencontre entre deux réalités. La Torah écrite seule n'est pas l'objectif : il faut une Torah orale, étudiée, discutée, vécue. En ce sens, *Shavou'oth* est presque la fête de la Torah orale. Les deux pains correspondent aussi aux deux tables : relations verticales et horizontales.

Pourquoi offrir du *'hamets* précisément à ce moment-là ? Justement parce que *Shavou'oth* révèle quelque chose d'extraordinaire : HaShem ne demande pas à l'homme d'effacer son ego, mais de l'intégrer dans la Torah. Le *yetser hara'* peut entrer dans le Beith HaMiqdash, et l'ego peut devenir saint, à condition d'être mis au service de la *qedousah*.

Le Rav souligne aussi une différence de direction. Dans les *qorbanoth*, la *qemitsah*, la poignée prélevée est brûlée et monte vers HaShem. Mais les pains de *Shavou'oth* descendent vers l'homme, puisqu'ils sont consommés par les *cohanim*. À Pessa'h, HaShem agit et l'homme est passif ; à *Shavou'oth*, HaShem agit, mais l'homme agit aussi. La Torah devient intériorisation, transformation du corps, presque digestion.

Les *Shtei haLe'hem* annoncent donc que *Matan Torah* est l'achèvement de la sortie d'Égypte : l'entrée d'un homme imparfait dans la *qedousah*, l'union du ciel et de la terre, la naissance de la Torah orale et la possibilité d'une sanctification du *yetser hara'*. *Shavou'oth* n'est pas seulement la fête de la Torah donnée, mais la fête de la Torah devenue humaine.

Zman matan Toraténou : pourquoi « don » et non « réception » ?

L'expression '*zman matan Toraténou*, le temps du don de la Torah', semble inadéquat car nous nous situons pas du côté du don mais de la 'réception' ? On aurait attendu *zman qabalath Toraténou* ; pourquoi *matan* ?

Quand HaShem ordonne aux *Bnei Israël* de se purifier *hayom ouma'har*, Il annonce que le troisième jour Il donnera la Torah. Moshé Rabbénou, de sa propre initiative, sans rien demander à HaShem, ajoute un jour supplémentaire. Il ne s'agit pas de prendre un jour de plus pour être « plus pur ». Il faut comprendre autre chose.

C'est l'image du cadeau : un même objet n'a pas la même valeur selon le moment où il est donné — mariage, fiançailles, *milah*. Le moment du don fait partie du don lui-même. Fixer le moment, c'est déjà collaborer au don.

Moshé Rabbénou ne voulait pas que les *Bnei Israël* restent à *Shavou'oth* dans la passivité qui était la leur à la sortie d'Égypte. La purification, on pouvait la faire en deux jours. Mais en décidant nous-mêmes quand la Torah serait donnée, nous nous trouvons aussi du côté du

don. À *Matan Torah*, les *Bnei Israël* étaient donc à la fois dans la *Qabbalath haTorah* et dans la *Netinath haTorah*.

C'est en ce sens qu'il faut prendre l'expression '*matan Toraténou*' dans un sens très profond : la Torah a été donnée au moment que nous avons, en un certain sens, fixé. HaShem dit : dans trois jours ; Moshé répond : non, le quatrième. Il fallait oser faire une chose pareille ! C'était pour Moshé, dans le but d'installer les *Bnei Israël* dans un rôle actif.

L'association de l'homme à HaShem dans les mo'adim

C'est cela qui distingue fondamentalement *Shavou'oth* de Pessa'h. La Torah nous est imposée, certes — c'est l'image de la montagne qui pourrait retournée sur nous si nous n'acceptons pas la Torah — mais d'une certaine manière nous nous la sommes imposée aussi. Il est essentiel qu'il y ait aussi quelque chose que l'on fait parce qu'on veut le faire.

C'est ce que nous pouvons comprendre avec la fixation des Mo'adim. Pessa'h, Soukkot, Kippour sont des *M'oadim*, des rendez-vous avec HaShem à dates fixes. A priori c'est HaShem qui les fixe, mais en réalité c'est nous qui déterminons quand tombera le 10 Tishri, par exemple, car la Torah nous dit *ha'hodesh hazeh lakhem*. Pour *Shavou'oth*, HaShem n'avait pas prescrit cela : c'est l'initiative de Moshé Rabbénou, qu'HaShem a ratifiée *a posteriori*, comme dans *yashar ko'hakha shéshibarta, tu as bien agi en brisant les lou'hoth*.

Tous les rendez-vous que nous avons avec HaShem se font ainsi en association avec Lui. HaShem dit : ce sera le 15 ; nous disons : oui, mais c'est nous qui dirons quand ce sera le 15. C'est cela qui est génial dans ce que Moshé Rabbénou fait pour le *Klal Israël* pour toujours.